
ANNALES DU MAGHREB & DE L'ESPAGNE

PAR

IBN EL-ATHIR

(Suite. — Voir les nos 223 à 235)

[P. 266] Révolte et guerre des Zenâta en Ifrîkiyya

En 420 (19 janvier 1029), les Zenâta réunirent leurs forces et déclarèrent de nouveau la guerre à El-Mo'izz, qui à cette nouvelle se mit en personne à la tête de ses troupes pour marcher contre les rebelles, à qui il livra bataille au lieu dit H'amdîs eç-Çâboûn. Les Zenâta furent, à la suite d'un combat acharné, mis en déroute et subirent des pertes sensibles tant en morts qu'en prisonniers. El-Mo'izz s'en retourna vainqueur et chargé de butin (1).

[P. 290] En 423 (18 décembre 1031), la discorde s'étant mise parmi les habitants de Tunis, El-Mo'izz lui-même se rendit auprès d'eux, et se retira après avoir rétabli la concorde et mis un terme à la guerre civile.

En la même année, de nombreux Chiïtes [P. 291] d'Ifrîkiyya se réunirent et marchèrent contre les cantons de Neft'a; ils s'y rendirent maîtres d'une ville et s'y installèrent. Mais El-Mo'izz fit marcher contre eux un corps de troupes qui les attaqua et les massacra tous.

[P. 298] En 425 (25 novembre 1033), une grande disette sévit en Ifrîkiyya et les vivres y furent très chers.

(1) Le *Bayân* parle aussi de cette attaque dirigée par les Zenâta contre Kayrawân (I, 286).

[P. 306] **Guerre entre El-Mo'izz et les Zenâta**

En 427 (4 novembre 1035), les Zenâta rassemblèrent toutes leurs forces tant en cavalerie qu'en infanterie, et s'avancèrent contre la ville de Mançoûriyya. Mais les troupes d'El-Mo'izz, lequel régnait dans cette ville, se mirent en campagne et une rencontre eut lieu à l'endroit dit El-Djefna, près de Kayrawân : à la suite d'une lutte ardente, elles furent d'abord mises en déroute et abandonnèrent le champ de bataille, se bornant à rester sur la défensive ; mais ensuite, s'encourageant les uns les autres, les Çanhâdja reprirent l'offensive, et grâce à leur ténacité les Zenâta, honteusement battus, subirent de grandes pertes tant en morts qu'en prisonniers. Cette bataille, dont l'importance a fait garder le souvenir dans le pays, y est restée célèbre sous le nom *d'affaire d'El-Djefna* (1).

[P. 310] En 428 (24 oct. 1036), El-Mo'izz ben Bâdîs attaqua de nouveau les Zenâta en Ifrîkiyya ; il les battit, en tua un grand nombre et saccagea leurs habitations et leurs châteaux (2).

[P. 314] En 429 (13 oct. 1037), les troupes d'El-Mo'izz ben Bâdîs s'avancèrent dans le Zâb, y conquièrent la ville qui porte le nom de Boûres et firent un grand massacre de Berbères. Ce prince conquit également, dans le pays des Zenâta, le fort de Keroûm (3).

(1) Variante, *El-Hafna* ; peut-être faut-il lire *El-Hofra* (voir le *Merâcid*, s. v.). Il est parlé de cette affaire, mais sans que le lieu où elle se passa soit nommé, dans le *Bayân*, I, 286 ; je n'en ai pas retrouvé de mention ailleurs. Cf. la note suivante.

(2) Le *Bayân* (I, 286 et 287) parle d'une bataille dont le résultat fut indécis, en 427, puis d'une expédition de 428, où El-Mo'izz resta vainqueur.

(3) Le *Bayân* (*ibid.*) mentionne cette expédition, mais sans parler

[P. 337] **Luittes intestines entre El-Mo'izz
et les Benou H'ammâd**

En 432 (10 sept. 1040), les enfants de H'ammâd entamèrent de nouveau la lutte avec El-Mo'izz d'Ifrîkiyya et retombèrent dans leur ancien état d'insoumission et de rébellion. El-Mo'izz réunit ses troupes et enrôla des recrues, puis mit le siège devant leur fort, la K'al'at H'ammâd, qu'il serra de près, et passa environ deux ans dans cette région (1).

[P. 338] La cherté des vivres fut grande en Ifrîkiyya par suite du manque de pluie en l'année 432, ce qui la fit surnommer *année de la poussière*. Cet état de choses dura jusqu'en 434 (20 août 1042) et fut cause que la population récita publiquement la prière pour demander la pluie.

[P. 356] **El-Mo'izz reconnaît la suzeraineté
d'El-K'â'im bi-amr Allâh**

En 435 (9 août 1043), El-Mo'izz d'Ifrîk'iyya fit publiquement faire la prière au nom de la dynastie Abbaside et prononcer dans la *khotba* le nom de l'imâm et prince des croyants El-K'â'im bi-amr Allâh (2). Il reçut alors des robes d'honneur et l'investiture des diverses régions

de Boûres ni de Keroûm, localités dont je n'ai pas trouvé les noms ailleurs.

(1) Après quoi H'ammâd dut demander la paix (*Bayân*, I, 287 : *Berb.*, II, 46).

(2) La répudiation de la suzeraineté des Fatimides par El-Mo'izz est de 440 d'après le *Bayân*, (I, 288) et Ibn Khaldoun (II, 20); ce dernier dit ailleurs 437 (I, 32); Ibn Khallikan (III, 382, 386) donne la date de 443; cf. Wustenfeld, *Fatimiden*, p. 233, et *infra*, p. 169.

d'Ifrîkiyya ainsi que des conquêtes qu'il pourrait faire ultérieurement. La lettre confiée aux porteurs de ces présents débutait ainsi : « De la part du serviteur et ami de Dieu Aboû Dja'far el-K'â'im bi-amr Allâh, Prince des croyants, au roi unique [P. 357] confiance de l'Islâm, gloire de l'époque, soutien des créatures, protecteur de la religion de Dieu, dompteur des ennemis de Dieu, aide de la tradition de l'Apôtre de Dieu, Aboû Temîm el-Mo'izz ben Bâdis ben el-Mançoûr, préposé du Prince des croyants au gouvernement de tout le Maghreb et de tout ce qu'il a conquis par le sabre du Prince des croyants » ; et ainsi de suite, car cette lettre était longue. Parmi les présents envoyés figuraient un sabre, une jument et des insignes à la mode de Constantinople. Ces cadeaux arrivèrent un vendredi, et le prince les fit porter avec lui à la grande mosquée, où le khatib Ibn el-Fâkât était alors en chaire ; il prononçait la seconde partie de la *khotba* quand les drapeaux furent introduits, et alors il ajouta : « Voilà le drapeau de gloire qui vous réunira, voilà le glorificateur de la religion (Mo'izz ed-Dîn) qui vous commandera, Dieu veuille nous pardonner à vous et à moi ! » A partir de là, la *khotba* ne fut plus prononcée au nom des Alides, dont les drapeaux furent jetés au feu.

[P. 370] En 439 (27 juin 1047), El-Mo'izz d'Ifrîkiyya organisa une expédition navale contre les îles de Constantinople. Cette flotte revint victorieuse et rapporta du butin.

En la même année, des groupes de Telkâta se battirent entre eux ; un engagement eut lieu où l'acharnement fut grand de part et d'autre et où beaucoup de morts restèrent sur le terrain.

[P. 387] **Entrée des Arabes en Ifrikiyya**

En 442 (25 mai 1050), les Arabes pénétrèrent en Ifrikiyya dans les circonstances qui suivent. El-Mo'izz ayant en 440 fait faire la *khotba* au nom du khalife abbaside El-K'â'im et ainsi supprimé le nom du prince alide d'Égypte El-Mostançir, ce dernier prince lui envoya une lettre menaçante à laquelle El-Mo'izz répondit en termes grossiers. El-Mostançir éleva ensuite au vizirat El-H'asan ben 'Ali Yâzoûri (1), dont la famille était composée non de hauts fonctionnaires, mais de gens de métier (2) et d'agriculteurs, ce qui fit qu'El-Mo'izz, au lieu de le traiter dans sa correspondance avec lui [P. 388] de « son serviteur » comme il l'avait fait avec les autres vizirs, le qualifia de « sa créature » (صنيعته). Yâzoûri, piqué, lui en fit des reproches qui ne produisirent aucun effet ; il rechercha dès lors toutes les occasions de lui nuire et excita El-Mostançir contre lui. Ils se mirent alors à expédier les Arabes au Maghreb, réconcilièrent les Benoû Zoghba et les Riyâh', dont les jalousies réciproques se traduisaient par des combats, puis leur distribuant de l'argent ils les firent partir vers Kayrawân, les déclarant propriétaires de tout ce qu'ils conquerraient et leur promettant des secours et des provisions. Ce fut ainsi que les Arabes envahirent l'Ifrikiyya, en même temps que Yâzoûri écrivait en ces termes à El-Mo'izz : « Après les formules d'usage, nous vous envoyons des chevaux qui sont de vrais étalons, montés

(1) Abou Moh'ammed El-H'asan ben 'Ali ben 'Abd er-Rah'mân (Ibn el-Athîr, ix, 377 et 391; Wüstenfeld, *Fatimiden*, 231; *Berbères*, I, 31).

(2) Je lis القناية au lieu de التناية du texte, qui n'offre aucun sens.

par des guerriers dans la force de l'âge, pour qu'ainsi Dieu réalise les destinées » (1).

Les envahisseurs trouvèrent à Barka et dans les environs de nombreux pâturages, mais pas de population, car El-Mo'izz avait anéanti les Zenâta qui y habitaient; ils purent donc s'y installer et se mirent à exercer des déprédations au loin. El-Mo'izz n'attacha aucune importance à ces nouvelles. D'ailleurs il avait, en présence du manque de zèle des Çanhâdja à combattre les Zenâta, acheté des esclaves noirs à qui il avait fait de grandes largesses, et s'était ainsi constitué une armée de trente mille mamlouks.

Tripoli fut conquise en 446 (11 avril 1054) par les Arabes de Zoghba, que rejoignirent successivement les Riyâh', les Athbedj et les Benoû 'Adi, lesquels ravagèrent les routes et dévastèrent le pays. Comme ils voulaient marcher sur Kayrawân, Mounis ben Yah'ya Mirdâsi [émir des Riyâh'] leur dit: « A mes yeux, la précipitation ne vaut rien ». Et comme on lui demandait ce qu'il voulait faire, il prit un tapis qu'il étendit par terre, puis il leur dit: « Lequel d'entre vous ira au centre du tapis sans marcher dessus? — Cela nous est impossible. — Eh bien! il en est de même de Kayrawân: avancez progressivement dans vos conquêtes jusqu'à ce qu'il ne reste plus que Kayrawân, que vous prendrez alors comme le reste. — C'est bien toi, s'écria-t-on, qui es le cheykh et l'émir des Arabes; tu es notre chef, et nous ne déciderons rien en dehors de toi! »

Les émirs arabes se rendirent alors auprès d'El-Mo'izz, qui les reçut avec honneur et leur fit de grandes largesses; mais quand ils se retirèrent, bien loin de reconnaître ses bienfaits, ils firent des razzias partout, interceptèrent les routes, ravagèrent les moissons, coupèrent les arbres fruitiers et bloquèrent les villes, de sorte que la population, serrée de près et en butte à

(1) Cf. *Berbères*, I, 32.

toutes les épreuves, ne pouvait même plus circuler, et l'Ifrîkiyya se trouva ainsi [P. 389] dans la situation la plus pénible qu'elle eût jamais connue (1). Alors El-Mo'izz dut aviser : il mobilisa ses troupes, qui formèrent une armée de trente mille cavaliers et d'un nombre égal de fantassins, et s'avança jusqu'à Djenderân (2), montagne située à trois journées de marche de Kayrawân. Les Arabes, qui n'étaient que trois mille cavaliers, eurent peur en voyant ces nombreuses troupes de Çanhâdja et d'esclaves noirs, et la partie leur parut bien difficile : « Ce n'est pas, leur cria Mounis ben Yah'ya, aujourd'hui qu'il faut fuir. — Mais où donc, lui dirent-ils, frapper des ennemis protégés par des cuirasses et des casques ? — Aux yeux », répondit-il, ce qui valut à cette affaire le nom de *journée de l'œil*. La lutte commença donc, et la mêlée fut terrible. Or les Çanhâdja avaient combiné de se retirer pour laisser El-Mo'izz seul avec ses nègres, pour, quand il aurait vu ce que ceux-ci faisaient et quand la plupart seraient tués, venir tomber à leur tour sur les Arabes ; ils mirent leur plan à exécution, et le prince tint ferme avec ses nègres, dont un grand nombre furent tués. Mais quand les Çanhâdja voulurent faire un retour offensif contre les Arabes, la chose ne leur fut plus possible, et la débandade continua, non sans que les Çanhâdja eux-mêmes perdissent quantité des leurs. El-Mo'izz, battu malgré le nombre de ses soldats, rentra à Kayrawân, tandis que les Arabes s'emparaient de ses chevaux, de ses tentes et de tout l'argent, etc., que renfermaient celles-ci. Un poète (3) dit à ce propos :

(1) Comparez *Berbères*, I, 31 ; II, 21 ; *Bayân*, I, 300.

(2) Ibn Khaldoun écrit *H'ayderân* (I, 35 ; II, 21), de même que le *Bayân* (I, 302 et 304) ; le traducteur de Tidjâni, *Djendar (Journ. as*, 1852, II, 90, 93 et 94).

(3) Ce poète serait, selon les uns, 'Ali ben Rizk' Riyâh'i, et, selon d'autres, 'Abd el-'Aziz ben Cheddâd (*Berbères*, I, 35 ; Tidjâni, *l. l.* ; *Bayân*, I, 302). Ces vers présentent des variantes.

[Tâwil] Ibn Bâdis est certes un excellent roi, mais, je le jure, ce ne sont pas des hommes qu'il a autour de lui. Chose incroyable ! trente mille d'entre eux furent battus par trois mille des nôtres.

Lors de la Fête des sacrifices (24 avril 1051), El-Mo'izz marcha avec vingt-sept mille cavaliers armés à la légère contre les Arabes, qui n'étaient prévenus de rien et qui étaient à dire la prière de la Fête quand ils furent attaqués ; mais ils sautèrent en selle, et leur charge dispersa les Çanhâdja, qui perdirent beaucoup de monde. Alors El-Mo'izz, ralliant les fuyards, s'avança en personne à la tête de nombreux soldats tant Çanhâdja que Zenâta. Quand, arrivé au sud du mont Djenderân et dominant les tentes des Arabes, il engagea la lutte et enflamma la torche de la guerre, les Çanhâdja s'enfuirent devant les Arabes, au nombre de sept mille cavaliers, et chacun regagna sa demeure ; les Zenâta firent de même. Seul El-Mo'izz avec ses nègres déploya une fermeté et une constance inouïes, mais il finit par être mis en déroute, et il regagna El-Mançoûriyya. Les cadavres laissés sur le terrain ce jour-là par les Çanhâdja furent comptés, [P. 390] et l'on en trouva trois mille trois cents.

Les Arabes alors continuèrent leur marche en avant et vinrent camper au *Moçalla* de Kayrawân ; les combats se poursuivaient, et nombre d'habitants de Mançoûriyya et de Rak'k'âda furent tués. En présence de cette situation, El-Mo'izz laissa les Arabes pénétrer à Kayrawân pour s'y livrer aux transactions commerciales indispensables ; mais la foule le prit de haut avec eux, et à la suite d'une querelle survenue entre un Arabe et un Kayrawânien, un combat s'engagea où la victoire resta aux nouveau-venus.

En 444 (2 mai 1052), furent élevées les murailles de Zawîla et de Kayrawân ; en 446 (11 avril 1054), les Arabes bloquèrent cette dernière ville, et Mounis ben Yah'ya devint maître de celle de Bâdja. Alors El-Mo'izz, impuis-

sant à défendre la population contre les envahisseurs, lui conseilla de se transporter à Mehdiyya. Les Arabes en effet ruinaient les forts et les châteaux, coupaient les arbres fruitiers et comblaient les cours d'eau. El-Mo'izz et le peuple continuèrent de transporter à Mehdiyya tous leurs effets jusqu'en 449 (9 mars 1057), et au mois de cha'bân de cette année (octobre 1057), le prince lui-même alla s'installer à Mehdiyya, d'où son fils Temîm, qu'il y avait nommé gouverneur en 445 (1), et qui y était resté jusqu'alors, sortit à sa rencontre et ensuite le précéda à pied.

En ramad'ân 449 (nov. 1057), les Arabes livrèrent Kayrawân au pillage.

En 450 (27. fév. 1058), Bologgîn et les Arabes se mirent en campagne pour attaquer les Zenâta, qui perdirent une bataille où beaucoup des leurs furent tués.

En 453 (25 janv. 1061), les Hawwâra aussi furent défaits par les Arabes et subirent des pertes sensibles. En 453 également, les habitants de Tok'yoûs tuèrent deux cent cinquante Arabes : ces nomades étaient entrés dans la ville pour faire des achats au marché, et l'un d'entre eux ayant tué un personnage de l'endroit parce qu'il l'avait entendu faire l'éloge d'El-Mo'izz et prier pour lui, le peuple se souleva contre eux et étendit sur le carreau le nombre de victimes que nous venons de dire (2).

Chacun de ces faits aurait dû être rapporté à sa date ; si nous les avons tous réunis c'est parce qu'ils se tiennent, car on ne les comprend guère quand ils sont dispersés et comme coupés par le récit des autres événements.

(1) En 448 d'après Ibn Khaldoun (I, 36 ; cf. II, 22) ; mais le *Bayân* donne aussi la date de 445 (I, 307), de même qu'Ibn Khallikan (I, 283).

(2) Sur ces événements, cf. Ibn Khaldoun, *l. l.*

[P. 412] **Mort d'El-K'â'id ben H'ammâd ;
ce que devient ensuite sa famille.**

En redjeb 445 (16 octobre 1053) El-K'â'id ben H'ammâd mourut après avoir fait de son fils Moh'sin son héritier en lui recommandant de bien traiter ses oncles. Mais quand il fut mort, Moh'sin, sans tenir compte des conseils de son père, voulut éloigner tous ses oncles, de sorte que l'un d'eux, Yoûsof ben H'ammâd, en présence de ces intentions, s'insurgea, réunit de nombreux partisans et construisit sur une montagne inaccessible un fort du nom de T'ayyâra. L'exécution que fit ensuite Moh'sin de quatre de ses oncles ne put que confirmer Yoûsof dans sa révolte. Moh'sin alors manda son cousin paternel Bologgîn ben Moh'ammed, qui était dans sa ville d'Aferyoûn, et qui se mit en marche ; quand il ne fut plus bien éloigné, Moh'sin dépêcha quelques Arabes pour le faire massacrer. Mais Khalîfa ben Mekken, qui commandait ces hommes, leur représenta qu'ils ne pouvaient tuer Bologgîn, qui avait toujours été leur bienfaiteur ; en conséquence, ils informèrent celui-ci de ce qui se passait, et Khalîfa calma les craintes qu'il manifestait : « N'aie pas peur, lui dit-il, et même je suis prêt, si tu le désires, à te débarrasser de Moh'sin par la mort ». Bologgîn prit ses dispositions pour combattre son ennemi et s'avança contre lui ; alors Moh'sin, qui était en ce moment en dehors de sa forteresse, tâcha d'y rentrer au plus tôt ; mais Bologgîn le prévint, le tua et s'empara de cette forteresse, où il exerça le pouvoir à partir de l'année 447 (1^{er} avril 1055) (1).

(1) Comparez le récit un peu différent d'Ibn Khaldoun, II, 46.

[P. 424] **Combat entre les nègres d'El-Mo'izz
ben Bâdis et ceux de son fils Temîm**

En 448 (20 mars 1056), une querelle qui surgit entre les noirs d'El-Mo'izz installés à Mehiyya et ceux de son fils Temîm aboutit à un combat où ceux-ci furent soutenus par la populace de Zawîla et tous les matelots qui se trouvaient alors dans cette dernière ville. Les noirs d'El-Mo'izz furent chassés, non sans avoir subi de grandes pertes, et les survivants se mirent en route pour Kayrawân; mais les Arabes, secrètement excités par Temîm, en tuèrent une troupe tout entière. C'est cette affaire qui détermina Temîm, quand il fut monté sur le trône, à faire procéder à l'exécution d'un certain nombre des nègres de son père (1).

[P. 425] **Débuts de la dynastie Almoravide (2)**

Les Almoravides, dont la dynastie commença en 448 (20 mars 1056), se composent de diverses tribus qu'on fait descendre de Himyar. Les plus célèbres sont les Lemtoûna, dont fait partie le Prince des fidèles 'Ali ben Tâchefin, les Djedâla et les Lamta. Sortis du Yémen à l'époque d'Aboû Bekr Çiddik', qui les envoya en Syrie, ils passèrent en Égypte, d'où ils se rendirent avec Moûsa ben Noçayr au Maghreb. Ils suivirent ensuite Târik' jusqu'à Tanger, mais leur amour de l'isolement les poussa dans l'intérieur (*çah'râ*), où ils habitèrent jusqu'à l'époque dont il s'agit.

(1) Il n'est parlé de cela ni dans le *Bayân* ni dans Ibn Khaldoun.

(2) Voir notamment le *Kartâs*, texte, p. 75; Ibn Khallikân, IV, 448; Dozy, *Hist. des Musulmans d'Espagne*, t. IV; *Berbères*, II, 67.

A cette date, c'est-à-dire en 448 (20 mars 1056), un nommé Djawher, des Djedâla, qui aimait la religion et les gens pieux, passa en Ifrîkiyya avec l'intention de faire le pèlerinage. Il rencontra à Kayrawân un légiste qu'entouraient de nombreux étudiants et qui, à ce qu'on croit généralement, s'appelait Aboû 'Imrân Fâsi (1). Djawher écouta ses leçons, et les manières de faire des étudiants lui plurent. A son retour du pèlerinage, il dit au légiste : « De tout ce que tu enseignes, il n'y a, dans le désert où nous habitons, que les deux *chêhada* (2) et la prière qui soient connues de quelques privilégiés ; fais-moi donc accompagner de quelqu'un en état de nous enseigner les pratiques islamiques. » 'Abd Allâh ben Yâsîn Gozoûli, légiste vertueux et habile, fut désigné à cet effet. Quand Djawher arriva avec son compagnon dans la tribu des Lemtoûna, il mit pied à terre et prit par la bride le chameau d' 'Abd Allâh ben Yâsîn, pour ainsi honorer (le dépositaire de) la loi musulmane. On vint saluer Djawher en lui demandant ce qu'était son compagnon : « C'est, dit-il, un homme qui connaît la tradition du Prophète et qui vient vous enseigner les préceptes obligatoires de l'Islâm. » On leur fit bon accueil et on les hébergea, puis le légiste, se rendant à leur demande, leur exposa ce que le musulman doit croire et pratiquer : « Ce qui concerne, lui dirent ces hommes, la prière et la dîme (*zekât*) ne fait pas difficulté ; mais quant à ce que tu dis que le meurtrier sera tué, le voleur amputé, le fornicateur flagellé ou lapidé, ce sont là des règles dont nous n'admettons pas le caractère obligatoire ; adresse-toi donc à d'autres que nous ! » Les deux acolytes durent alors se retirer, tandis qu'un vieillard

(1) Aboû 'Imrân Moûsa ben 'Isa Fâsi mourut en 430 ; voir ms 5032 de Paris, f. 135 v^o, et 851 d'Alger, f. 28.

(2) C'est-à-dire les deux attestations renfermées dans la formule : « J'atteste qu'il n'y a de divinité qu'Allâh et que Mohammed est son Envoyé ».

très âgé les examinant disait : « Si ce chameau a quelque succès dans ce désert, il en sera parlé dans le monde ! »

Djawher mena alors son compagnon chez les Djedâla, ses contribules, et le légiste les exhorta, ainsi que les tribus voisines, à reconnaître l'autorité de la loi religieuse, [P. 426] mais il n'obtint pas un succès complet, car tout le monde ne reconnut pas l'autorité de ses prédications. Puis, comme ceux qui étaient restés incrédules se réunissaient dans des intentions hostiles, Ibn Yâsîn dit aux néophytes : « Vous devez combattre ceux qui résistent à la vérité et refusent de reconnaître les lois musulmanes. Comme ils se préparent à la lutte, dressez votre étendard et choisissez-vous un chef. — C'est toi, lui dit Djawher, qui seras le chef. — Non, dit le légiste, ce sera toi, car moi je ne suis que le dépositaire de la Loi. — Mais, reprit Djawher, s'il en était ainsi, ma tribu opprimerait le reste du peuple, et c'est moi qui en aurais la charge ! — Alors, dit Ibn Yâsîn, nous prendrons Aboû Bekr ben 'Omar, chef des Lemtoûna, qui est un personnage dont on loue la conduite et à qui les siens témoignent beaucoup d'obéissance. L'amour du commandement lui fera accepter notre offre, et sa tribu, qui le suivra, nous apportera son concours ». Aboû Bekr accepta en effet les propositions que lui firent ces deux hommes, on lui prêta serment de fidélité sous la dénomination, que lui donna Ibn Yâsîn, d'*Emîr el-moslimîn*, puis ils retournèrent chez les Djedâla, où les vrais musulmans se rallièrent à eux. Ibn Yâsîn se mit alors à leur prêcher la guerre sainte et leur donna le nom de Morâbitoûn (Almoravides). Ceux qui leur étaient hostiles se réunirent dans l'intention de les attaquer, mais les Almoravides se tinrent cois : Ibn Yâsîn et Aboû Bekr se bornèrent à réclamer contre ces méchants le secours des pacificateurs des tribus auxquels ils appartenaient. Ceux-ci surent attirer à eux ceux-là, si bien qu'ils rassemblèrent dans un même lieu environ deux mille de ces injustes et perturbateurs : on fit bonne

garde autour d'une tranchée qui les contenait, puis on les fit sortir par petits groupes, qu'on égorgea les uns après les autres. Alors la plupart des tribus du désert, obéissant à la crainte, reconnurent l'autorité des Almoravides, dont la puissance se consolida.

De son côté, 'Abd Allâh ben Yâsîn s'occupait de (prêcher) la science (religieuse), et des étudiants s'étaient groupés autour de lui pour recevoir ses leçons. Mais toute l'autorité était entre ses mains et celles d'Abou Bekr ben 'Omar, de sorte que Djawher Djedâli laissé de côté fut insensiblement envahi par la jalousie et se mit par-dessous main à susciter du désordre. La chose ayant été découverte, une réunion fut tenue où les manœuvres qu'on lui imputait furent prouvées, et la peine de mort fut prononcée contre lui pour infraction à son serment de fidélité, menées contre l'autorité et tentative de lutte contre les partisans de la vérité. Il fut exécuté, après avoir fait une prière de deux *rek'a*, et en manifestant sa joie d'être tout près d'aller jouir de la vue de Dieu. Cependant les tribus se soumettaient au pouvoir nouveau, et la mort châtiât les réfractaires.

[P. 427] En 450 (27 févr. 1058), à la suite d'une sécheresse dont souffrirent ces régions, Ibn Yâsîn envoya les plus misérables d'entre eux dans le Soûs pour y prélever la *sekât*. Neuf cents hommes s'avancèrent ainsi jusqu'à Sidjilmâssa, firent une récolte de quelque valeur, puis rentrèrent chez eux.

Puis le désert leur parut trop petit, et ils voulurent, pour répandre la parole de vérité, passer en Espagne et y aller combattre les infidèles. Ils pénétrèrent dans le Soûs el-Ak'çâ, mais les habitants s'unirent pour leur résister, si bien que les Almoravides durent fuir, tandis que le légiste 'Abd Allâh ben Yâsîn était tué. Abou Bekr ben 'Omar, d'abord forcé de battre en retraite, réunit une armée nouvelle et pénétra dans le Soûs avec deux mille hommes montés; mais quand il se vit en présence de douze mille cavaliers du Soûs et des Zenâta, il leur

fit demander de les laisser passer pour pouvoir aller en Espagne combattre les ennemis de l'Islâm. Sur le refus qu'on lui opposa, il se mit à prier Dieu et à l'invoquer en ces termes : « Si nous sommes dans la vérité, secours-nous ; sinon, fais-nous disparaître de ce monde » ! Lui et les siens entamèrent alors une lutte furieuse où Dieu leur donna la victoire ; les gens du Soûs et leurs alliés durent fuir, nombre d'entre eux furent massacrés, et les Almoravides recueillirent un butin considérable. Enhardis par ce succès, ils marchèrent sur Sidjilmâssa, auprès de laquelle ils campèrent en lui réclamant le paiement de la *zekât*. Cette demande ne fut pas accueillie, et le chef de la ville marcha contre eux ; mais il fut battu et subit des pertes sérieuses, à la suite de quoi les assaillants pénétrèrent en vainqueurs à Sidjilmâssa, en 453 (25 janv. 1061).

Règne de Yoûsof ben Tachefîn

A la suite de sa conquête de Sidjilmâssa, Aboû Bekr en confia l'administration à l'un de ses proches cousins, Yoûsof ben Tâchefîn Lemtoûni, et regagna le désert. Yoûsof traita convenablement les habitants, sur lesquels il ne préleva que la *zekât*, puis passa quelque temps au désert. Aboû Bekr ben 'Omar revint ensuite à Sidjilmâssa, où il séjourna un an, y exerçant un pouvoir absolu et faisant faire le prône à son nom. Il s'y fit remplacer par le fils de son frère Aboû Bekr ben Ibrâhîm ben 'Omar, et de concert avec Yoûsof équipa des troupes almoravides pour marcher contre le Soûs, [P. 428] qui fut conquis par (ce chef), homme pieux, juste, résolu, avisé et expérimenté.

Cette situation dura jusqu'en 462 (19 oct. 1069), où Aboû Bekr ben 'Omar mourut au désert, à la suite de quoi les cohortes almoravides, se groupant autour de

Yoûsof ben Tâchefîn, reconnurent son autorité et le proclamèrent *emîr el-moslimîn*. La suprématie dans les pays d'Occident [ou de Gharb] appartenait alors aux Zenâta, qui s'étaient élevés pendant la période des troubles, et qui étaient méchants, répréhensibles, injustes, ignorants en administration et en religion. Le nouveau prince et les siens, au contraire, respectaient la tradition et suivaient la loi religieuse. Il répondit à la demande de secours que lui adressèrent les Maghrébins et y conquît successivement et presque sans effort les forts et les villes; ses nouveaux sujets voyaient leur situation meilleure, et l'en récompensaient par leur amour.

Yoûsof choisit ensuite l'emplacement de Merrâkech, lieu plat et alors sans constructions, point central du Maghreb comme Kayrawân est celui de l'Ifrîkiyya. Ce lieu est au pied des montagnes des Maçmoûda, c'est-à-dire de la population la plus puissante de ces régions et la plus indomptable dans ses repaires. Ce fut là qu'il fonda Merrâkech pour mieux écraser les révoltes possibles de ces montagnards, et il y fixa sa résidence; mais nul soulèvement ne se produisit. Il conquît les régions avoisinant le détroit, telles que Ceuta, Tanger, Salé, etc., et ses armées devenaient de plus en plus considérables. Toute la tribu de Lemtoûna et d'autres sortirent alors [dès lieux qu'elles habitaient auparavant] et rétrécirent leur voile (1). Avant leurs conquêtes et alors qu'ils habitaient le désert, ils se voilaient pour se protéger contre le chaud et le froid, ainsi que font aussi les Arabes. Ils avaient le plus généralement le teint brun (2). On donne aussi une autre origine à ce voile. Des guerriers Lemtoûna étaient partis en campagne contre un ennemi, qui se déroba et pénétra jusqu'à leurs tentes,

(1) Texte : *وضيقوا الشام* ; peut-être faut-il lire *وضيعوا* « et renoncèrent à l'usage du voile ».

(2) Cette fin de chapitre a été reproduite par Ibn Khallikân, iv 468. Cf. *Kartâs*, texte, p. 88.

où il ne restait que les vieillards, les femmes et les enfants. Quand les vieillards furent certains d'avoir affaire à l'ennemi, ils ordonnèrent aux femmes de revêtir les costumes des hommes, de serrer leurs voiles de manière à n'être pas reconnues et de prendre les armes. Ainsi fut fait, puis les vieillards et les enfants marchèrent en avant tandis que les femmes entouraient les tentes. L'ennemi en s'approchant vit tout ce monde qu'il crut être des hommes, et se dit: « Ces gens sont près de leurs femmes et vont combattre en désespérés; mieux vaut emmener le bétail, et s'ils nous poursuivent nous les combattons loin de la vue de leurs femmes ». [P. 429] Mais comme ils étaient en train de rassembler le bétail, les guerriers de la tribu arrivèrent, et les ravisseurs, pris entre eux et les femmes, subirent des pertes considérables, provenant surtout du fait des guerrières improvisées. Ainsi commença l'usage du voile, auquel ces peuples sont restés fidèles; ils ne le quittent ni jour ni nuit, et l'on ne peut distinguer le vieillard du jeune homme. Voici ce que, entre autres choses, on a dit du *lithâm*:

[Kamil] C'est à Himyar que remonte la noblesse de ce peuple; mais si on les veut dire Çanhâdja, ils sont eux-mêmes (et cela suffit), étant arrivés à réunir toute espèce de mérite, ils ont par modestie pris le voile (1).

**[Tome X, P. 9] Mort d'El-Mo'izz ben Bâdîs
et avènement de son fils Temîm**

En 452 (5 fév. 1060), El-Mo'izz, prince d'Ifrîkiyya, mourut de maladie, des suites d'une dégénérescence du

(1) Ces vers ont pour auteur, d'après le *Kartâs* (l. l.) Abou Moh'ammed ben H'âmid. Himyar et les Lemtoûna n'ont d'ailleurs rien de commun.

foie, après un règne de quarante-sept ans ; il était monté sur le trône à l'âge de onze ans, ou, selon d'autres, de huit ans et demi (1). Il était enclin à la pitié, modeste, peu porté à l'effusion du sang non justifiée par la loi, doux, ne commettant pas de grandes fautes, entretenant d'excellents rapports avec ses nègres et ses compagnons, plein d'égards et très généreux pour les savants, très libéral. Il lui arriva de donner d'un coup cent mille dinars à El-Mostançir Zenâti, qui se trouvait auprès de lui quand cette somme fut apportée ; El-Mostançir trouvant que c'était là une somme bien considérable, El-Mo'izz fit vider sous ses yeux les sacs qui les contenaient, puis lui fit cadeau du tout. Comme on lui demandait pourquoi il avait fait vider les sacs : « C'est, répondit-il, pour qu'on ne puisse dire de moi que, si j'avais vu tout cet or, je n'aurais pas eu la générosité de m'en dessaisir ». Il a fait aussi de beaux vers ; les poètes déplorèrent sa mort, et entre autres Abou'l-H'asan ben Rechik' (2), qui a dit :

[Basît'] Tout être animé doit, même au bout d'une longue vie, disparaître ; ni la puissance royale, ni les biens acquis ne durent toujours ! El-Mo'izz a tourné les talons, et c'est comme si le ciel s'abandonnait lui-même ou était anéanti par la base. Il est parti regretté, laissant dans ses trésors des têtes de princes de qui l'on sait ce qu'étaient les royaumes ! [P. 10]. Fut-il donc autre chose qu'un sabre dégainé par le destin contre ceux qui cherchaient par la violence les biens terrestres, auxquels seuls ils pensaient ? Maintenant c'est tout comme s'il ne s'était pas jeté dans la mer des

(1) Il était né le 7 djomâda I 398 (Ibn Khallikan, III, 387 ; Ibn el-Athîr, *suprà*, p. 289) et succéda à son père en 406 (*suprà*, p. 291). On le fait aussi mourir en 454 (*Bayân*, I, 307 ; *Berbères*, II, 22 ; Ibn Khallikân, III, 387) ou en 455 (*Bayân*, l. l.),

(2) Le nom de ce poète, + 463 H., est Abou' 'Ali el-H'asan ben Rechik' K'ayrawâni ; Ibn Khallikân a écrit sa biographie (I, 384) et fait ailleurs (III, 387) allusion au poème dont il est ici cité quelques vers. On peut encore consulter sur lui les manuscrits 3331 de Paris, f° 38, et 2327, f° 37 v., ainsi qu'Ibn Bessâm.

mêlées pour y semer la mort — et les mers les plus profondes n'étaient, comparées à lui, que de simples lacs, — tout comme s'il n'avait pas semé ces sommes énormes constituées par l'or frappé à son nom ! La mort d'El-Mo'izz, c'est la disparition du soleil ; d'où donc le ciel va-t-il tirer sa lumière ?

Le défunt eut pour successeur son fils Temîm, né à Mançoûriyya, lieu de sa résidence, le 15 redjeb 422 (7 juillet 1031). Investi par son père du gouvernement de Mehdiyya en çafar 445 (22 mai 1053), il resta dans cette ville jusqu'au jour où El-Mo'izz, fuyant devant les Arabes, quitta Kayrawân et vint le trouver. Temîm alors se mit aux ordres de son père et démentit par sa soumission et son esprit filial les intentions qu'on lui attribuait (1).

Après son avènement au trône, il suivit les traces de son père, dont il imita la sage administration et l'amour pour les gens de science. Mais les convoitises des chefs de provinces qui, par suite de l'invasion arabe, s'étaient déjà allumées sous El-Mo'izz et avaient diminué leur respect et leur obéissance, furent alors d'autant plus excitées, et beaucoup d'entre eux manifestèrent leur insubordination : notamment le k'â'id H'ammoû ben Melîl (2), prince de Sfax, sollicita le concours des Arabes et se mit en marche pour assiéger Mehdiyya. Mais Temîm entra en campagne et lui livra une bataille rangée, où H'ammoû et les siens furent mis en déroute et subirent de grandes pertes ; le chef put cependant échapper à la mort, mais ses cavaliers et ses fantassins se débandèrent. Après cette affaire, qui est de 455 (3 janv. 1063), Temîm marcha contre Sousse, qui avait déjà levé l'étendard de la révolte contre son père El-Mo'izz ; il se rendit maître de cette ville, mais il accorda leur pardon aux habitants.

(1) Ibn Khallikân a donné la biographie de Temîm (I, 281) ; voir aussi *Berbères*, II, 22, et le *Bayân*, I, 307.

(2) Ici et plus bas, je lis Melîl avec le *Bayân* (I, 398), Ibn Khaldoun (II, 22 et 47) et Tidjani. Tornberg a imprimé *Melîk*.

[P. 19] **H'ammoû se soustrait à l'obéissance
de Temîm d'Ifrikiyya**

En 455 (3 janv. 1063), H'ammoû ben Melîl, prince de Sfax, se révolta contre l'émir Temîm ben El-Mo'izz ben Bâdis et marcha avec les siens et avec les Arabes, dont il demanda le concours, contre Mehdiyya. Mais à cette nouvelle Temîm se mit en campagne avec son armée, et aussi avec un corps de troupes formé d'Arabes de Zoghba et de Riyâh'. H'ammoû s'avança jusqu'à Sallak'l'a (1), où s'engagea une bataille sanglante, qui fut pour lui une défaite : ses guerriers et ses partisans furent poursuivis l'épée dans les reins et tués pour la plupart, bien que lui-même pût s'échapper ; les fantassins survivants se débandèrent, et tous les honneurs de la guerre furent pour Temîm. A la suite de cette affaire ce prince se rendit à Sousse, qui s'était aussi révoltée contre lui : il s'en rendit maître, mais il pardonna aux habitants, dont il respecta la vie (2).

[P. 29] **Combats entre les Benoû H'ammâd
et les Arabes**

En 457 (12 déc. 1064), une rencontre eut lieu près de Sebîba entre En-Nâçir ben 'Alennâs ben H'ammâd soutenu par des Maghrebins Çanhâdja et Zenâta, ainsi que par

(1) C'est le Sullecti de l'antiquité, à six ou à huit milles de Mehdiyya (Bekri, 76 et 198 ; Edrisi, p. 149 ; Tidjâni, *Journ. as.*, 1852, II, 419).

(2) Tidjâni (*l. l.* p. 130) fournit quelques détails sur la révolte de H'ammoû, qu'il place sous l'année 454 ; le *Bayân* (I, 308) en parle sous l'année 456.

des Arabes d' 'Adi et d' Athbedj, d'une part, et d'autre part les Arabes de Riyâh', de Zoghba et de Soleym, qui avaient avec eux El-Mo'izz ben Zîri Zenâti. Il a été parlé déjà des dissensions qui séparaient H'ammâd ben Bologgîn, grand'père d'En-Nâçir, et Bâdîs ben El-Mançoûr, mort en assiégeant la forteresse de H'ammâd. Celui-ci eût été promptement pris s'il n'avait pas eu cette place de refuge, qui compte parmi les plus inexpugnables et qui lui servait d'abri, comme elle servit plus tard à ses enfants. Il a été aussi parlé des événements survenus entre H'ammâd et El-Mo'izz ben Bâdîs, et à la suite desquels le premier se soumit au second ; de même qu'il a été question des rapports d'El-Kâ'id ben H'ammâd avec El-Mo'izz. Or El-Kâ'id avait des projets de trahison et méditait de se soustraire à l'autorité d'El-Mo'izz, sans qu'il pût cependant réaliser ses plans. Mais la puissance acquise par les Arabes et les épreuves auxquelles ils soumièrent El-Mo'izz lui permirent de redevenir son maître et de proclamer son indépendance. Son fils et successeur Moh'sin fit de même, puis son cousin Bologgîn ben Moh'ammed ben H'ammâd, et après Bologgîn son autre cousin [P. 30] En-Nâçir ben 'Alennâs ben Moh'ammed ben H'ammâd ; chacun d'eux se tint à l'abri des fortifications de la K'al'a, dont ils avaient fait leur capitale.

Le départ d'El-Mo'izz de K'ayrawân et de Çabra et sa retraite à Mehdiyya, la conquête arabe, les pillages et les ruines qui en furent la conséquence, eurent ce résultat que beaucoup d'habitants des régions ravagées passèrent dans le pays des Benou H'ammâd, où la nature d'un sol montagneux et d'accès difficile permettait de résister facilement aux Arabes. Les Benou H'ammâd virent ainsi s'accroître et la population de leur territoire et leurs propres richesses ; mais ils conservaient amassées dans leurs cœurs des haines et des rancunes contre Bâdîs et ses descendants qui se succédaient régulièrement. Puis quand Temîm succéda à son père El-

Mo'izz, chaque chef se déclara indépendant dans la localité ou la forteresse qu'il occupait, ce que Temîm supportait de bonne grâce et à quoi il n'opposait qu'une patience inébranlable. Mais alors ce prince apprit qu'En-Nâçir ben 'Alennâs lançait dans ses audiences l'injure et le blâme à son adresse et que, projetant de mettre le siège devant Mehdiyya, il s'était allié avec des Çanhâdja, des Zenâta et des Benoû Hilâl pour obtenir leur concours à cet effet. Quand l'authenticité de cette nouvelle fut établie, il fit convoquer les émirs des Benoû Riyâh' et leur parla ainsi : « Vous savez que Mehdiyya est une place inexpugnable, puisqu'elle donne presque entièrement sur la mer, et qu'elle ne peut être attaquée du côté du continent que par quatre bastions que quarante hommes suffisent à défendre. Les troupes qu'a concentrées En-Nâçir sont donc dirigées contre vous. — Tu as raison, lui dirent-ils, et nous voudrions obtenir ton aide financière ».

Il leur distribua alors de l'argent et des armes diverses, lances, sabres, cuirasses et boucliers, après quoi ces chefs rassemblèrent leurs contingents, échangèrent des serments et convinrent d'attaquer En-Nâçir. Ils écrivirent aux Benoû Hilâl qui avaient embrassé la cause de ce prince, pour leur représenter ce qu'avait de honteux l'aide qu'ils prêtaient à En-Nâçir et le danger qui les menaçait s'il devenait trop puissant, car alors il se servirait des Zenâta et des Çanhâdja pour les anéantir ; qu'ils ne pouvaient espérer se maintenir et dominer dans ces pays que si l'autorité souveraine était réduite au dernier degré d'impuissance et de faiblesse. Les Benoû Hilâl, reconnaissant la justesse de ces remarques, répondirent : « Dirigez votre première charge contre nous ; nous nous enfuirons avec les autres, sur qui nous tomberons ensuite, et vous nous donnerez le tiers du butin. » Les choses furent ainsi convenues et acceptées ; d'autre part, El-Mo'izz ben Ziri Zenâti envoya des propositions analogues aux Zenâta qui se trouvaient

avec En-Nâçir, et ceux-là aussi promirent de se laisser mettre en déroute. Alors les Riyâh' et les Zenâta partirent tous ensemble, et de son côté En-Nâçir s'étant avancé à la tête des Çanhâdja, des Zenâta et des Benoû Hilâl, les deux armées se rencontrèrent [P. 31] près de la ville de Sebîba (1). A la suite de la charge que firent respectivement les Riyâh' et El-Mo'izz contre les Benoû Hilâl et les Zenâta, ces deux derniers groupes s'enfuirent, et les troupes d'En-Nâçir imitèrent leur exemple. Les fuyards furent poursuivis l'épée dans les reins, et vingt-quatre mille Çanhâdja et Zenâta furent massacrés. El-K'âsim ben 'Alennâs (2), frère d'En-Nâçir, fut également tué, mais ce dernier même put s'enfuir avec un petit nombre des siens. Les Arabes devinrent ainsi maîtres d'un riche butin constitué par tout ce qui appartenait aux vaincus, argent, armes, chevaux, etc., dont le partage s'opéra ainsi qu'il était convenu.

Cette affaire acheva de rendre les Arabes entièrement maîtres du pays : arrivés sans ressources, pauvres et n'ayant que très peu de chevaux, ils se trouvèrent alors riches, abondamment pourvus d'armes et de montures, en présence d'un pays presque sans défenseur. Ils envoyèrent les étendards, les tambours, les tentes d'En-Nâçir et les chevaux qu'elles renfermaient, à Temîm, qui les leur renvoya, disant qu'il serait honteux à lui de s'emparer des dépouilles de son cousin. Les Arabes goûtèrent fort cet acte de générosité.

(1) Le texte arabe lit, ici et plus haut, « Ceuta », ce qui est inadmissible ; j'ai en conséquence corrigé en « Sebîba », ainsi que l'écrivit aussi Ibn Khaldoun (II, 48). Le *Bayân* ne dit pas où eut lieu cette rencontre (I, 308) ; comparez le récit de l'*Istibçâr*, trad., p. 32 et s.

(2) L'orthographe de ce nom est fixée dans un manuscrit d'Ibn el-Athîr (éd. Tornberg, x, 31 n.) ; le *Bayân* l'écrit par un *ghayn* au lieu d'un *'ayn*. Cf. Dhehebi, *Moshtabih*, p. 336.

Fondation de la ville de Bougie

A la suite de cette bataille entre les Benoû H'ammâd et les Arabes et de l'accroissement de force qui en résulta pour ceux-ci, Temîm ben el-Mo'izz devint soucieux et une grande tristesse l'envahit. Cela arriva aux oreilles d'En-Nâçir, qui avait pour vizir Aboû Bekr ben Aboû 'l-Fotoûh' (1), excellent homme, partisan de la concorde et désireux de (soutenir) l'autorité de Temîm. Ce vizir parla en ces termes à son maître : « Ne t'avais-je pas conseillé de ne pas attaquer ton cousin et au contraire de t'unir à lui pour combattre les Arabes, que vos efforts réunis auraient certainement expulsés ? — Tu dis vrai, répondit En-Nâçir, mais on ne peut aller contre le destin ; tâche maintenant de rétablir les choses entre nous ». Le vizir alors envoya de sa part un messenger porter des excuses à Temîm et l'engagea à améliorer l'état de choses existant. Temîm accepta ces ouvertures et consulta les siens sur le choix du messenger qu'il voulait envoyer à En-Nâçir ; on tomba d'accord sur le nom de Moh'ammed ben el-Ba'ba', « qui est », lui dit-on, « un étranger qui a été l'objet de tes bons traitements et qui a reçu de toi de l'argent et des propriétés ». Temîm le fit appeler, et lui confiant de l'argent, des chevaux et des serviteurs, le fit partir de compagnie avec

(1) Il ne peut être question de la fondation proprement dite de cette ville, puisque Bekri en signale l'existence à une époque antérieure (p. 192). Mais ce fut En-Nâçir qui l'agrandit et l'augmenta de telle sorte qu'on la dénomma Nâçiriyya (*Berbères*, II, 51 ; cf. *Istibçar*, trad. fr., p. 34 et s.).

(2) Ibn Khaldoun écrit Aboû Bekr ben el-Fotoûh (II, 47) et, deux pages plus loin, Ibn Aboû 'l-Fotoûh. Les détails qui suivent ne figurent pas dans le *Bayân*, mais Ibn Khaldoun y fait allusion (II, 49).

l'envoyé d'En-Nâçir. Moh'ammed arriva ainsi à Bougie, qui n'était alors qu'une simple localité habitée par des paysans berbères et dont, après examen, il se dit qu'il y avait lieu d'en faire une ville avec port. [P. 32] Il se remit ensuite en route et arriva auprès d'En-Nâçir, à qui il remit la lettre dont il était porteur et transmit le message de Temîm ; après quoi il ajouta : « J'aurais aussi à te faire une recommandation pour laquelle je voudrais être seul avec toi. — Mais, dit En-Nâçir, je ne cache rien à mon vizir. — Cependant, reprit Moh'ammed, tels sont les ordres de l'émir Temîm ». Le vizir Aboû Bekr s'étant alors levé et retiré : « Seigneur, dit Moh'ammed, ton vizir te trompe : il est d'accord avec l'émir Temîm, pour qui il est porté et à qui il dévoile toutes tes affaires. Temîm est tout entier à ses esclaves noirs, à qui il confie tout, laissant entièrement de côté les Çanhâdja et tous les autres. Si tu t'avançais à la tête de ton armée tu serais aussitôt maître du pays grâce à la désaffection de l'armée et du peuple pour Temîm. Je veux t'indiquer le moyen de t'emparer de Mehdiyya et de cette région ». Puis il lui parla de l'heureuse situation de Bougie et lui conseilla d'en faire sa capitale pour ainsi se rapprocher de l'Ifrîkiyya, ajoutant qu'il viendrait le rejoindre avec sa famille et qu'il lui servirait de ministre. En-Nâçir accepta ces propositions et laissant son vizir, qu'il prit en suspicion, à la K'al'a, il se rendit à Bougie avec Moh'ammed, qui lui fit voir l'emplacement du port, la ville et le palais (futurs), etc. En-Nâçir très satisfait donna aussitôt les ordres nécessaires pour les diverses constructions et remercia le traître, à qui il promit la place de vizir sitôt qu'il reviendrait le trouver ; puis tous les deux retournèrent à la K'al'a, et En-Nâçir dit à son vizir : « Ce messenger est notre ami ; il m'a conseillé de fonder une ville à Bougie et a l'intention de venir se fixer auprès de nous. Rédige maintenant la réponse à la lettre qu'il nous a apportée ». Aboû Bekr exécuta cet ordre, puis Moh'ammed se remit en route,

Or Temîm de son côté suspecta la fidélité de son ambassadeur en voyant, si peu après son arrivée auprès d'En-Nâçir, l'ardeur mise à édifier une ville dans un lieu où Moh'ammed s'était rendu avec En-Nâçir. Un homme de confiance de ce dernier avait accompagné Moh'ammed, sur la demande même de celui-ci, pour voir les choses de près et les rapporter à En-Nâçir ; le traître le renvoya en compagnie d'un homme de confiance porteur d'une lettre ainsi conçue : « La première question que m'a posée Temîm à mon arrivée était relative à la fondation de Bougie, ce qu'il juge être une chose grave et ce qui m'a fait encourir ses soupçons. Fais donc choix d'Arabes dont tu sois sûr et envoie-les à tel endroit, où je les rejoindrai aussitôt. J'ai déjà entre les mains les promesses de Zawîla et d'autres lieux qui s'engagent à t'obéir ». En-Nâçir reçut cette lettre et après l'avoir lue la remit à son vizir, qui approuva le projet, exprima sa gratitude et ses éloges pour celui qui en était l'auteur et dit au prince [P. 33] : « Il t'a bien conseillé et a fait de son mieux pour te servir ; n'hésite donc pas de lui envoyer les Arabes qui doivent le ramener ». Puis il rentra chez lui, recopia la lettre du traître et envoya l'original à Temîm avec une autre lettre où lui-même exposait toute l'affaire du commencement à la fin. Ce double envoi surprit Temîm, qui attendit qu'une occasion se présentât de mettre la main sur Moh'ammed, mais en le soumettant à une surveillance dont celui-ci ne se doutait pas, et qui n'était en défaut ni jour ni nuit. Un des agents employés à ce service informa un jour Temîm que Moh'ammed donnait un dîner et avait fait venir Ech-Cherîf Fihri, lequel était un des conseillers et des intimes du prince. Celui-ci le fit appeler, et Cherîf lui dit : « J'allais venir te raconter qu'Ibn el-Ba'ba' m'a invité pour me dire qu'il était à ma discrétion et me prier de lui dire avec qui il pouvait sortir de Mehdiyya. Je l'ai empêché de donner suite à ce projet, mais la crainte le trouble ». Temîm

alors, lui faisant voir l'original de la lettre en question, ordonna à Cherîf d'amener le coupable. Celui-ci était près de la porte du palais quand un homme lui remit la lettre des Arabes envoyés par En-Nâçir et une autre de celui-ci l'invitant à se rendre auprès de lui. Mais Temîm étant alors sorti, Ibn el-Ba'ba' en le voyant laissa tomber les lettres dont l'une avait pour en-tête « de la part d'En-Nâçir ben 'Alennâs à un tel ». Quand Temîm lui demanda d'où venaient ces lettres, il ne répondit pas, mais le prince les prit et les lut : « Grâce, Seigneur ! s'écria alors Ibn el-Ba'ba'. — Que Dieu lui-même ne te fasse pas grâce ! » dit le prince, qui le fit mettre à mort, et jeter son cadavre à l'eau.

[P. 34] **Temîm conquiert Tunis**

En 458 (2 déc. 1065), Temîm envoya une armée considérable contre Tunis, où Ah'med ben Khorâsân s'était révolté contre lui. El-Mo'izz ben Bâdîs, père de Temîm, avait, en quittant Kayrawân et Mançoûriyya pour se retirer à Mehdiyya, ce que nous avons raconté, laissé comme lieutenant à Kayrawân et à Gabès K'â'id ben Meymoûn Çanhâdji, qui y resta pendant trois ans. Puis les Hawwâra étant devenus les plus forts, il dut les leur céder et se retirer aussi à Mehdiyya. Quand Temîm succéda à son père, il renvoya K'â'id dans son ancien gouvernement, et cet officier y resta jusqu'à la date où nous sommes ; puis il se révolta contre Temîm [P. 35] et reconnut l'autorité d'En-Nâçir ben 'Alennâs ben H'ammâd. Alors (en 458), Temîm ayant envoyé un fort corps d'armée, K'â'id, se voyant hors d'état de résister, quitta Kayrawân et se rendit auprès d'En-Nâçir. Les troupes de Temîm entrèrent d'abord à Kayrawân et, après y avoir mis en ruines toutes les maisons lui appartenant, marchèrent sur Gabès et en commencèrent

le siège, qui dura quatorze mois ; au bout de ce temps, Ibn Khorâsân, qui y commandait, se soumit à Temîm et la paix fut conclue. Quant à K'â'id, après être resté quelque temps auprès d'En-Nâçir, il envoya aux émirs arabes des émissaires qui leur achetèrent pour son compte la souveraineté de Kayrawân, et alors il retourna dans cette ville, dont il releva les murailles et qu'il fortifia (1).

[P. 39] En 460 (10 nov. 1067), En Nâçir ben 'Alenniâs assiégea la ville de Laribus, dont il s'empara ; il accorda l'*amân* aux habitants (2).

E. FAGNAN.

(A suivre.)

Pour tous les articles non signés .

Le Président,

V. WAILLE

(1) Cf. *Berbères*, II, 22 et 23. C'est, dit le *Bayân* (I, 309), en 466 ou en 467 que les Riyâh' vendirent Kayrawân à En-Nâçir.

(2) Le *Bayân* (I, 308) parle également de ce retour offensif d'En-Nâçir.